

—Eh bien ! plus de périphrases, ni de réticences. Je suis ruiné.

—Je m'en doutais, et je m'en lave les mains ! Rendez-moi cette justice que s'il est quelqu'un dans le monde qui soit innocent de votre ruine, ce quelqu'un, c'est moi ! Des bouquets et des soupers, voilà le budget de vos dépenses avec moi ! Il est simple et n'est pas ruineux. Ah ! vous pouvez vous vanter, mon cher, d'être un homme aimé pour vous-même !

Aussi, chère enfant, s'écria le baron d'un ton pénétré, croyez bien que je rends pleine justice à votre désintéressement admirable et à la suprême délicatesse de vos sentiments ! Je connais vos sacrifices, je les apprécie, et mon vœu le plus cher, ma plus vive ambition, sont de les reconnaître un jour et de m'acquitter envers vous.

—Rien n'est plus facile. Retournons tous deux à Paris et vivons y comme nous pourrions, c'est tout ce que je vous demande. Il me reste beaucoup trop de meubles, j'en vendrai les trois quarts et je m'installerai fort bien, sur les hauteurs de la rue des Martyrs, dans un logement de six cents francs. Hein ? qu'en dites-vous ?

—Je dis, ma pauvre Olympe, que ce nouveau sacrifice serait complètement inutile.

—Je suis curieuse de savoir pourquoi ?

—Parce que la dette me déborde. Les gardes du commerce ont les mains pleines de lettres de change, illustrées de ma signature ! Les recors sont sur pied et veillent ! Je n'aurais pas fait cent pas sur le pavé de Paris sans être arrêté et mis à Clichy pour cinq ans.

—J'irais vous y voir tous les jours. On peut très-bien s'aimer à Clichy.

—S'aimer en prison ! quelle perspective ! Les grilles et les barreaux tuent l'amour.

—Pas le mien ! mais enfin je n'ai aucune raison pour tenir à Paris. Nous nous ailleurs, où vous voudrez.

—Partout où nous irons, il faudrait vivre, et je vous répète qu'à l'heure qu'il est je possède un peu moins que rien. Si vous voulez voir un homme qui se noie, regardez-moi ! Un mariage avec ma cousine était pour moi l'unique planche de salut, et, cette planche, vous la brisez.

—Oui, je la brise, et sans hésiter ! J'aime mieux vous voir à Clichy que séparé de moi par un mariage.

—Mais réfléchissez donc, chère enfant aveugle ! Réfléchissez que ce mariage me remettrait à flot, qu'il me donnerait une fortune, et que vous redeviendriez riche en même temps que moi, puisque rien ne serait changé dans nos relations, et qu'un lien plus étroit encore que par le passé, nous unirait l'un à l'autre.

—Je n'en crois pas un mot ! Aussitôt que vous cesseriez de me craindre, je tiendrais moins de place dans votre vie qu'une mouche qui vole.

—Je vous jure...

—Des serments ! interrompit Olympe en riant. Ah ! mon cher, vous me croyez donc bien naïve ! Voulez-vous que je vous raconte ce qui se passerait si je retirais mon opposition ? Vous voilà marié, vous voilà riche, vous vous conduisez en gentilhomme, vous m'envoyez un beau rang de perles, un bracelet, quelques billets de banque, et tout est dit. N'ai-je pas raison ?

—Non ! cent fois non !

—Ah ! que vous savez bien le contraire.

—Ainsi, rien ne peut vous convaincre ?

—Rien. N'essayez donc plus, vous perdriez votre eloquence. Si seulement la comtesse était laide, mais elle est belle, belle comme un ange ! Avant six mois vous l'aimeriez, vous l'aimez déjà, peut-être.

—Puisque je n'aime que vous !

—C'est une redite, mon cher baron ! J'ai déjà répondu !

—Olympe, vous m'avez accusé de n'avoir pas de confiance en vous.

—J'ai formulé cette accusation, j'en conviens.

—Eh bien ! je vais vous prouver que votre erreur est manifeste. Je vais commettre une mauvaise action, je vais vous révéler un secret que personne au monde ne devrait connaître. Mais l'abord, y a-t-il, ici-bas, quelque chose de sacré pour vous, Olympe ?

—Il y a la mémoire de ma mère, de ma pauvre mère, morte de chagrin en me voyant entrer dans la route que j'ai suivie.

—Comme dans les mélodrames ! pensa le baron.

Puis, tout haut :

—Eh bien ! sur la mémoire de votre mère, jurez-moi que, quoiqu'il arrive, le secret que vous allez apprendre mourra dans votre sein.

La curiosité de la pécheresse était surexcitée au plus haut point par ces précautions oratoires.

—Oui, fit-elle vivement, oui, je le jure.

—Sachez donc qu'en épousant ma cousine, j'épouserai une mourante. Cette femme qui vous inspire de la jalousie n'a pas trois mois à vivre.

Olympe tressaillit.

—Alors donc ! répliqua-t-elle, vous voulez me tromper encore ! J'ai vu Mme de Kéroural, je vous le répète ! elle est un peu pâle peut-être, un peu frêle, mais elle se porte aussi bien que moi.

—En apparence, oui, je le sais, mais c'est une apparence menteuse. La comtesse est atteinte depuis longtemps déjà par une maladie organique dont les progrès latents augmentent d'heure en heure et deviendront bientôt visibles pour tous les yeux. Son arrêt a été prononcé, il y a un an, par l'un des plus illustres médecins de Paris, un prince de la science. Il n'a révélée qu'à moi ce terrible secret, et ma pauvre cousine vit tranquille et confiante, sans se douter que ses jours sont comptés, car, je vous le répète, les arrêts du docteur *** sont sans appel. Avant trois mois tout sera fini, et cette union qui vous épouvante n'est autre chose, en réalité, qu'un *mariage in extremis*.

—Mais, demanda Olympe, vivement impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre, comment se fait-il que le docteur Louis Perrin, ce jeune médecin qui paraît fort intelligent et qui va souvent au château de Rochetaille, ne se préoccupe point de l'état de la comtesse, et ne cherche pas à combattre les progrès de cette maladie latente dont, selon vous, le dénouement est si proche !

—Eh ! chère enfant, que me dites-vous là ! répliqua le baron. Pouvez-vous bien comparer un pauvre diable de médecin de campagne à l'une des gloires de la science médicale ? Le docteur Louis Perrin qui, je vous l'accorde, n'est pas tout